

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage est le résultat d'un effort collectif mené par des historiens des villes du monde musulman médiéval pour répondre à une demande. Au départ il y eut en 1993 le grand projet de Claude Nicolet, alors directeur de l'École française de Rome, de promouvoir un ensemble d'études comparées des très grandes villes de Méditerranée qui ont joué un rôle exceptionnel dans l'histoire :

«Il apparaît qu'à presque chaque époque se détache très fortement, sur ce fond relativement unitaire, le cas de quelques très grosses agglomérations, que les contemporains eux-mêmes, comme plus tard les historiens, ont ressenties comme des exceptions admirables, quelquefois redoutables et parfois monstrueuses : des villes-mondes, comme l'Urbs/orbis de Pline l'Ancien, comme la Constantinople ottomane ou d'aujourd'hui, des villes «dangereuses», comme la Naples des Bourbons, ou telle autre. On partira de la constatation empirique que ces «mégapoles» constituent, du fait même de leur dimension et de leur rôle exceptionnels, un milieu urbain nouveau, dans lequel, semble-t-il, s'inversent la plupart des facteurs qui caractérisent la vie urbaine «normale» du réseau continu des villes petites ou moyennes».

L'Islam n'est pas un phénomène spécifiquement méditerranéen, mais les pays musulmans qui bordent la Méditerranée au sud ont eu une histoire urbaine brillante, et il convenait d'inclure dans cette grande entreprise comparatiste les villes musulmanes. Peu de villes sont susceptibles de répondre à l'intuition de Claude Nicolet. Bagdad fut certainement du nombre, mais on ne peut la compter parmi les villes méditerranéennes. Le Caire paraissait bien devoir être retenue. Istanbul de même, mais ce n'était pas une ville médiévale. En fait, il est très vite apparu que nous avions là une occasion de rassembler les données dont nous disposions sur les villes musulmanes médiévales. Un ouvrage existait déjà sur les grandes villes arabes d'époque ottomane, celui d'André Raymond. Il n'y avait rien de semblable pour l'époque médiévale, sans doute parce que la diversité du phénomène urbain était plus grande, et que l'idée de comparer les premières fondations du VII^e siècle avec les villes du XV^e siècle, risquait de paraître saugrenue. Nous devons essayer de rassembler les résultats déjà acquis des diverses études et d'en présenter un bilan à nos collègues de l'autre Méditerranée. Nous aurions répondu par là même aux vœux de Claude Nicolet qui souhaitait que son initiative suscitât des interrogations nouvelles.

La collecte de données homogènes supposait une réunion des chercheurs et de réels échanges scientifiques entre nous. Au départ il avait été envisagé que ces réunions aient lieu au Caire où l'Institut français d'archéologie orientale nous eût accueillis. Le Caire avait paru un bon point d'observation puisqu'elle avait été prévue dans notre étude, qu'une de ces grandes villes méditerranéennes, Alexandrie, était toute proche et que R.-P. Gayraud

dirigeait les fouilles de Fustāt et pouvait conduire nos débats. Mais les villes du Maghreb étaient bien loin, et encore davantage Cordoue sur laquelle nos collègues espagnols acceptaient de nous donner les résultats de leurs travaux. Aix a donc finalement été retenue comme point de rencontre. Certains d'entre nous y avaient déjà travaillé, en collaboration avec des collègues de Montpellier, sur les villes de Méditerranée, pour l'édition d'un CD Rom (*AREMM*¹) et cette expérience acquise devait être exploitée. D'Alep à Cordoue et à Fès l'équipe s'est peu à peu complétée. À des fins de comparaison scientifique, il nous a paru souhaitable d'ajouter aux données sur les villes musulmanes méditerranéennes, des informations sur deux villes qui appartiennent à un espace plus oriental : Bagdad, parce qu'il paraissait difficile de ne pas prendre en compte cette référence majeure d'époque ancienne, et une autre ville du domaine oriental plus tardif, que nous aurions souhaité être la Tabriz du XIV^e siècle par où passe Marco Polo, mais que l'insuffisance des sources nous a incités à remplacer par Chiraz, sur laquelle le travail est en cours.

Deux rencontres ont été nécessaires pour préparer ce livre. Elles se sont tenues à Aix-en-Provence en février 1995 pour lancer le projet et en février 1996 pour réunir les premiers résultats. À des titres divers, les directeurs de l'École française de Rome, de la Casa de Velazquez et de l'Institut français d'archéologie orientale (IFAO) du Caire ont contribué à la réussite de ces réunions. Mais rien n'eût été possible sans Robert Ilbert, directeur de la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme (MMSH), et sans Christiane Laye, adjointe du directeur, qui nous ont apporté l'appui financier et logistique de cette institution. Nora Lafi et Abdelmajid Arrif ont bien voulu nous aider pour la gestion de ces rencontres.

Nous avons donc arrêté notre choix sur un ensemble de villes qui ont été, à des époques différentes, de grandes villes. Nous devons commencer par Damas, capitale du califat umayyade aux VII^e et VIII^e siècles, qu'a accepté de présenter Thierry Bianquis, à une époque postérieure cependant, parce qu'on ne peut guère, dans l'état actuel des études, savoir ce qu'était la Damas umayyade. Puis vient Kairouan : Mondher Sakly a eu le courage de relire toutes les sources disponibles sur cette ville qui fut entre le VIII^e siècle et sa ruine par les Hilaliens au milieu du XI^e siècle, le grand centre militaire et culturel arabe du nord de l'Afrique et la première capitale des Fatimides. Bagdad, bien qu'extérieure à la Méditerranée, ne pouvait être ignorée. Elle donne l'échelle de la grande mégapole ancienne du monde arabo-musulman, entre le IX^e et le XI^e siècle. Françoise Micheau a bien voulu faire le bilan de nos connaissances, alors qu'il n'est pas facile actuellement d'entrer en contact avec les historiens irakiens; A. Cheikh Moussa nous a autorisé à reproduire une carte des toponymes de Bagdad qu'il a établie au cours de ses travaux, et qui sera utile aux chercheurs. Cordoue, la seconde capitale califienne, de mieux en mieux connue avec le temps grâce aux recherches espagnoles, est ici la ville du X^e et du début du XI^e siècle jusqu'aux troubles de 1013 : M. Acien Almansa et A. Vallejo Triano nous livrent les résultats des derniers travaux historiques et des découvertes archéologiques. Vient ensuite le grand centre égyptien qui apparaît une première fois, Fustāt-Le Caire, ancienne ville-camp de l'armée de l'Ouest, puis centre politique autonome jusqu'à la fondation du Caire en 969 par les Fatimides qui en firent la troisième capitale califienne de l'Islam : Roland-Pierre Gayraud, grâce aux fouilles qu'il dirige à Fustāt, et Ayman Fu'ad Sayyid, par

¹ *Atlas en réseau des espaces méditerranéens multimédia (AREMM).*

sa connaissance des sources historiques arabes, nous permettent d'avoir une vision nouvelle de la ville aux X^e-XI^e siècles.

Nous avançons dans le temps avec Alep, étudiée aux XII^e-XIII^e siècles par Anne-Marie Eddé dont les importantes recherches sur cette grande époque de l'histoire d'Alep, ouverte aux influences orientales, viennent de s'achever. C'est à peu près dans les mêmes temps, pour comparaison, que nous aurions voulu nous interroger sur Chiraz, capitale régionale iranienne : Denise Aigle a accepté de nous en parler lors de notre rencontre, mais a souhaité que les données déjà réunies par elle, qu'elle ne juge pas encore suffisantes, ne soient pas publiées avant qu'elle ait achevé l'étude qu'elle prépare; nous avons respecté son souhait. La capitale égyptienne est ensuite présentée une seconde fois, lorsqu'elle est la capitale de l'Empire mamelouk entre le XIII^e et le XV^e siècle, par Doris Behrens-Abouseif, Sylvie Denoix et Jean-Claude Garcin. Pour les «mameloukisants», elle est, après Bagdad, la seconde mégapole, la seule mégapole médiévale méditerranéenne musulmane, mais cette gloire lui est parfois contestée.

Halima Ferhat a ensuite accepté de réunir les données disponibles sur Fès, la grande ville du Maghreb au XIV^e siècle, dont elle nous dit combien de travail serait encore nécessaire pour la bien connaître. Enfin vient Tunis qui, au XV^e siècle, a acquis la primauté en Occident musulman : Mounira Chapoutot-Remadi met en perspective les nouvelles recherches tunisiennes, fort actives. Nous avons donc choisi un plan d'exposé conçu en fonction des épanouissements successifs des villes au cours des siècles médiévaux, lorsqu'elles comptent parmi les grands phénomènes urbains de leur temps.

Nous avons travaillé dans l'urgence. L'essentiel des résultats devait être obtenu avant la grande réunion commune sur les mégapoles à Rome en mai 1996. Sans doute savions-nous aussi que nous devions profiter de l'élan que nous nous donnions : le terme fixé était nécessaire pour obtenir un résultat. Chercheurs, responsables de fouilles ou de la direction de bibliothèques, enseignants, nous n'étions pas libres de notre temps. Certains travaillaient depuis longtemps sur les villes dont nous avions convenu de traiter; d'autres ont généreusement accepté de présenter des sites urbains qui ne leur étaient pas familiers ou sur lesquels la réflexion n'avait guère progressé depuis plusieurs années. Nous pensons cependant avoir réuni des données peu accessibles jusqu'ici, sur les villes musulmanes médiévales de Méditerranée prises ensemble.

Le lecteur comprendra vite comment nous avons procédé. On ne peut accéder à la connaissance de la même façon pour toutes les villes, soit parce que la documentation fait défaut, soit parce que les recherches ne sont pas encore assez avancées. Les présentations de chaque ville sont donc d'inégale densité. Pour assurer à cette documentation une harmonie minimale, nous avons convenu de traiter douze questions à propos de chaque ville, nous inspirant en cela des problèmes que se posaient nos collègues à propos de Rome et des grandes villes du nord de la Méditerranée. On verra que nous les présentons sous les rubriques suivantes : documentation et études; évaluations quantitatives; formation de la population; distribution de la population; morphologie urbaine; infrastructure et services; autorités et gestion de la ville; la ville dans son territoire; la ville et ses réseaux; topographies religieuses et culturelles; identités de la ville. Il va de soi que les réponses ne pouvaient pas non plus être égales d'une question à l'autre. Nous avons prévu aussi que, pour chaque ville, les chercheurs concernés auraient la possibilité d'ajouter un article de recherche inédit, davantage destiné aux spécialistes, à condition que les réponses aux douze questions ne soient pas trop abondantes. Cette disposition adoptée avec faveur lors de

notre réunion de 1996, n'a finalement été suivie d'effet que pour la recension des toponymes de Bagdad et pour la population du Caire mamelouk; ces additifs ont été maintenus. C'est donc l'exposé des douze questions qui a été privilégié dans tous les autres cas. Quoi qu'il en soit, d'une façon générale, cette enquête n'est qu'un bilan devant susciter des recherches futures. Nous avons cependant tenu à ce que, sur chacune des douze questions, une synthèse provisoire soit faite. Mais il ne s'agit pas évidemment d'aboutir à la constitution d'un modèle de la ville musulmane médiévale, tant les époques et les circonstances sont différentes. Une conclusion tente de tirer les leçons de l'entreprise, en respectant les divergences entre historiens.

Nous avons tenu, en début du volume à faire figurer deux réflexions sur la notion de mégapole qui nous avaient occupés lors de notre rencontre de 1995. Puis, par souci de commodité nous avons réuni les bibliographies de chaque ville. Les présentations sont suivies d'un ensemble de cartes à même échelle (sauf pour Bagdad et Le Caire dont la taille est différente de celle des autres villes) et, pour chaque ville, nous avons réuni une carte de la région sur laquelle elle exerçait son influence à l'époque retenue pour l'étude, une carte de son site et un schéma du plan médiéval tel qu'on le reconstitue. D'autres cartes ou photographies illustrent occasionnellement des points particuliers des présentations des villes qui viennent ensuite.

Nous avons donc tenté dans cet ouvrage un effort pour préciser nos connaissances. Nous avons fait totalement nôtre le souci de Claude Nicolet de fournir des cartes comparables, à même échelle. La comparaison de ces cartes est un point de départ irremplaçable de la réflexion historique. Sur ce point nous sommes grandement redevables à Jean-Luc Arnaud pour la mise au point de nos cartes, et pour la réflexion globale qu'il a bien voulu faire sur cet ensemble documentaire cartographique.

La tâche d'harmoniser les diverses contributions a été lourde. Grâce au soutien de la MMSH nous avons pu la confier à Gisèle Seimandi. Elle nous a permis de tenir le pari que nous avions fait de parvenir à une œuvre ayant son unité. Nous lui devons beaucoup. Jean-Charles Depaule et Jean-Paul Pascual ont accepté de relire le manuscrit. Qu'ils en soient remerciés.

Il nous reste à dire notre gratitude à l'École française de Rome. L'initiative de Claude Nicolet a suscité notre entreprise. André Vauchez a accepté d'accorder aux fruits de nos recherches l'hospitalité des collections de l'École française de Rome. Nous espérons que cet ouvrage répondra à leur souhait de voir les historiens des villes médiévales musulmanes de Méditerranée mettre à la disposition de leurs collègues occidentalistes un ensemble de données utiles.

Sylvie DENOIX
Jean-Claude GARCIN

THIERRY BIANQUIS ET JEAN-CLAUDE GARCIN

DE LA NOTION DE MÉGAPOLE

RÉFLEXIONS SUR LA NOTION DE MÉGAPOLE

Une mégapole est une cité qui, à une époque donnée, se développe très au-delà des normes générales des grandes cités du moment. Cette position singulière peut se conserver pendant plusieurs siècles ou au contraire ne durer qu'un laps de temps relativement court. Ce statut confère à cette ville un rôle de référence, positif ou négatif, dans l'espace politique qu'elle administre ou dont elle est solidaire, mais également en dehors de celui-ci.

La naissance et la croissance d'un empire étendu, regroupant des provinces de peuplement et d'économie variés, peut provoquer l'expansion rapide d'une capitale surdimensionnée, ayant vocation à administrer un espace immense. D'un autre côté, une cité qui contrôle des réseaux d'échanges commerciaux, financiers ou économiques étendus sur une large partie de la planète, peut acquérir le statut de mégapole sans jouer un rôle politique ou administratif exceptionnel.

Dans une mégapole étatique, l'historien trouve habituellement un rassemblement de populations d'origines variées, réunies en ce lieu pour tirer profit d'une concentration remarquable de biens, de services et donc d'emplois. Dans une capitale, elles peuvent espérer avoir accès plus aisément à la collecte de la rente foncière ou à tout autre perception fiscale. Ces populations sont issues d'élites provinciales qui grâce à leurs talents ou à leurs biens ont migré vers le centre du pouvoir, ou de fonctionnaires civils ou militaires au service de celui-ci, ou encore de déracinés espérant y trouver plus aisément un revenu stable. Les habitants de la mégapole en arrivent à considérer que le seul fait d'y être à demeure leur donne droit à parasiter les courants de richesses qui y affluent. De ce fait, ils acquièrent en quelques générations une mentalité d'assistés. Ils sont partagés entre une loyauté naturelle envers le pouvoir qu'ils servent et qu'ils parasitent et une tendance à se révolter si ce pouvoir est impuissant à pressurer les provinces et à déverser ses largesses sur les habitants de la métropole.

La réussite d'une mégapole du second type, celle qui n'est pas la capitale administrative d'un grand État, est en général liée à la capacité d'organiser des échanges entre des espaces aux aptitudes économiques complémentaires. Il s'agit donc souvent de ports ou de cités situés sur des fleuves puissants et navigués. Dans ce cas, la mentalité d'assisté y est moins commune que dans une métropole d'empire car la population, ou en tous cas l'élite, est consciente de tirer sa puissance de sa capacité de rendre des services réguliers et efficaces à des économies lointaines. L'aptitude à rassembler des informations fiables de toute nature et de toute provenance, à en déduire des prévisions permettant

d'optimiser les termes de l'échange, aboutit à un développement rapide chez cette élite des instruments de conceptualisation et de spéculation dans tous les sens de ce dernier terme, spéculation économique, financière mais aussi spirituelle, culturelle et intellectuelle. Une contradiction oppose ces marchands, attachés au libre-échange et à l'ouverture sur l'outre-mer, aux administrateurs fiscaux, peu soucieux d'offrir un accès aisé aux commerçants et aux marchandises venus de l'étranger, et désireux de tirer de hauts revenus des droits de douane, au risque de détourner les courants commerciaux.

Les services liés à l'import-export ou au dédouanement peuvent aisément revêtir un aspect délictueux ou criminel. En effet, la tentation de contrôler tous les bénéfices inhérents au trafic de telle ou telle marchandise peut entraîner les spéculateurs à créer des pénuries artificielles ou à monopoliser les circuits d'importation ou d'exportation ou encore à user de contrebande pour minorer les prélèvements douaniers. Le phénomène de mafia y est donc fréquent.

Dans les deux types de mégapoles, la conscience d'un sort lié à des terres éloignées entraîne les élites à s'intéresser à des mondes différents, à pratiquer des langues variées, à s'ouvrir à des cultures matérielles, artistiques ou intellectuelles lointaines comme à des cultes exotiques, et débouche sur un enrichissement rare du goût et des modes de consommation, cuisines, vêtements, style du bâti, à un élargissement de l'éventail des mœurs et des esprits. Les provinciaux visitant la mégapole découvrent les reflets de ces engagements outre-mer, accédant ainsi au cosmopolitisme. La mégapole joue le rôle de filtre catalytique, naturalisant des influences venues des horizons les plus extrêmes pour les rendre assimilables dans les provinces les plus retardées.

Par ailleurs, le développement d'une mégapole tend à stériliser les régions proches, y freinant le développement de capitales régionales à l'identité marquée, car l'attrait de la métropole prive celles-ci de leurs élites naturelles.

ThB

LE RÔLE DE «MÉGAPOLE»

Ayant réfléchi sur l'histoire urbaine musulmane médiévale (CD ROM – *Atlas en réseau des espaces méditerranéens multimédia*) j'ai été conduit à considérer dans un premier temps qu'il n'y avait pas en Islam, à l'époque médiévale, pour des raisons multiples, de ces grands phénomènes semblables aux modèles antiques, Alexandrie et Rome, qui sans doute avaient inspiré le projet de Claude Nicolet. Je n'en présentais que deux, par un choix un peu intuitif, Bagdad aux IX^e-X^e siècles et le Caire aux XIII^e-XV^e siècles, un choix que dans un premier temps j'aurai à justifier. Je me disais cependant que c'était une occasion de préciser ce que nous savions ou pouvions raisonnablement espérer savoir, sur les phénomènes urbains. Le projet de Cl. Nicolet était une invitation à un travail de comparatisme qui se justifiait rationnellement par les résultats que nous pouvions espérer en attendre. Un rassemblement de données et de cartes ne peut être que positif. Cela suffisait pour que l'on collabore avec plaisir à cette initiative de l'École de Rome.

Mais par ailleurs le projet a suscité des réserves. Divers chercheurs qui ne travaillent pas sur la période antique ou médiévale se sont interrogés sur la pertinence de l'intuition de Cl. Nicolet travaillant sur Rome et voyant dans ces phénomènes, «ces mégapoles»,

quelque chose d'anormal, et sont allés jusqu'à considérer que cette question de ville qui ne serait pas «normale» revêtait peu d'intérêt. Je crois bien en effet que ce problème du caractère «anormal» de la mégapole, si fortement souligné par Cl. Nicolet, n'a peut-être plus de pertinence dans certains champs de recherches contemporaines. Mais il m'a semblé que pour les époques antérieures, au moins pour ce que je puis savoir de l'époque médiévale musulmane, cette intuition correspondait peut-être bien à une piste de recherche et que cette notion floue pouvait nous éclairer éventuellement en retour sur le phénomène urbain. C'est cette piste que, dans un second temps de cet exposé, je proposerai de suivre.

Cet exposé en deux temps n'a évidemment pour but que d'ouvrir la discussion avant d'entrer pratiquement dans le projet, pour nous demander si nous avons raison de le faire, pour lever tout obstacle théorique avant d'aborder l'aspect pratique, pour nous convaincre que nous pouvons en toute bonne conscience scientifique lui consacrer un peu de notre temps encombré.

D'abord donc, dans un premier temps, je voudrais brièvement présenter ma position, mon choix, dans le domaine musulman médiéval, de réserver l'application du concept encore flou de mégapole à Bagdad (qui n'est évidemment pas méditerranéenne) aux IX^e-X^e siècles et au Caire aux XIII^e-XV^e siècles.

De façon brève et schématique, il m'a semblé qu'au moment où les Arabes vont conquérir le bassin méditerranéen, il n'y a évidemment pas de grands centres en Arabie (Hira, Zafar, La Mecque), mais que les villes du domaine byzantin sont de leur côté, en régression comme semblent le considérer les archéologues byzantinistes (thèse de la disparition des villes de Cyril Mango) en raison aussi bien des attaques épidémiques que des guerres dans le domaine touché par le conflit avec les Sassanides : régression de Constantinople, d'Antioche ou Alexandrie, Ctésiphon capitale de l'Empire perse n'apparaissant pas non plus comme une grande ville.

L'époque de l'Empire arabe conquérant (umayyade jusqu'en 750) s'inscrit également dans cette phase de démographie basse. Des villes sont évidemment créées dans l'espace musulman (Kūfa, Basra, Fustāt, Kairouan) mais ni ces villes, ni la capitale, Damas (aussi bien du fait de la conjoncture démographique que de sa situation de ville d'oasis), ne me paraissent avoir pu être des villes gigantesques. Et, de l'autre côté de la mer, Constantinople a encore régressé (et a rejoint en déclinant la taille de ces villes nouvelles qui montent dans l'Empire arabe).

Je crois que la situation n'a changé qu'à partir du milieu du VIII^e siècle qui a marqué l'arrêt des épidémies et que peu à peu Bagdad, capitale impériale abbasside, a atteint à la fin du IX^e et au début du X^e siècle une taille supérieure à celle de toutes les villes connues à l'époque (y compris Constantinople qui a alors recommencé à croître) et où il me semble voir le premier phénomène de mégapole en pays musulmans, résultant de la concentration là de réseaux de pouvoir, accueillant des populations d'origines ethniques variées (et d'abord des soldats), consommant des produits venant de plus loin que sa région (où l'enquête archéologique semble avoir montré que les petits centres urbains déclinent), une région dont elle n'est pas l'émanation et qui ne pouvait pas à elle seule la nourrir.

Le phénomène semble avoir été bref, visiblement lié à la puissance politique du califat. Cette puissance a décliné dans le premier quart du X^e siècle et au XI^e siècle. Bagdad a dû très vite régresser tout en restant une active ville de culture. Pendant ce temps d'autres villes, centres de gestion politique et d'activité culturelle apparaissent en Orient (Ispahan,

Chiraz, Alep), alors qu'en Occident, Fustât-Le Caire et Cordoue promues capitales califiennes, à la tête de réseaux politiques et économiques qui leur sont propres, deviennent de très grandes villes, égales sans doute à Constantinople alors dans son éclat médiéval, sans atteindre, me semble-t-il, la magnitude de Bagdad. Je ne vois pas dans ces villes des mégapoles (je reviendrai sur ce point).

L'époque qui suit, fin du XI^e-début du XII^e siècle, où s'installent au pouvoir Turcs seldjoukides et Berbères, voit la montée en puissance soit de centres nouvellement créés (Marrakech) ou d'autres plus anciens (Ispahan), mais rien qui puisse faire songer à des villes gigantesques. Cordoue a régressé dramatiquement et définitivement après le siège berbère de 1013. Constantinople et Fustât-Le Caire restent les deux grandes villes de la zone. La situation au début du XIII^e siècle ne me semble pas avoir beaucoup changé, sauf que sans doute Marrakech s'est développée, mais pour peu de temps (jusqu'en 1229), et que Constantinople, atteinte par la croisade de 1204, a terminé sa carrière de grande ville médiévale. Fustât-Le Caire des Ayyoubides est donc en passe de rester la seule grande capitale de la zone méditerranéenne (vers 1230-1240 c'est le cas).

Il reste que cette ville n'aurait pas atteint le stade de mégapole (j'y reviendrai), sans l'invasion mongole du milieu du XIII^e siècle, à cause du double phénomène que cette invasion a provoqué : émigration au Caire de populations en fuite représentant à la fois un apport démographique (pas très important) et de compétences et de cultures diverses – et organisation d'un État militaire de résistance à l'invasion, drainant dans la capitale une part plus importante que par le passé des ressources du Moyen-Orient non occupé. La constitution de réseaux de diverses natures a suivi. Le Caire s'est trouvé promu au rôle de mégapole du fait de la conjoncture militaire (malgré elle?) et y a été maintenue en dépit de la reprise des épidémies à partir du milieu du XIV^e siècle, parce que la turbulence mongole a continué (la deuxième vague mongole concentre vers le sol égyptien le commerce des épices au XV^e siècle). Ce rôle me semble donc avoir duré jusqu'à l'occupation ottomane, Istanbul prenant alors la place du Caire, et constituant pour moi, après la période médiévale, la troisième mégapole de l'Islam.

Cette présentation des raisons pour lesquelles j'attribue instinctivement à Bagdad des IX^e-X^e siècles et au Caire des XIII^e-XV^e siècles cette appellation de mégapole doit m'inciter à une deuxième interrogation. Les deux villes choisies à ces périodes déterminées ont été évidemment, à ce moment-là, deux grands centres. Mais pourquoi leur appliquer cette notion floue qui semble les mettre à part des autres et éprouver des réticences à le faire pour Cordoue du X^e siècle, ou la conurbation kairouanaise, ou Fustât-Le Caire des Fatimides? Je puis me tromper évidemment. Mais qu'est-ce qui au moins m'a poussé à me tromper, et à rejoindre cette intuition de Cl. Nicolet qu'il y a certaines villes dans l'histoire où, en même temps, les signes urbains habituels pour les cités contemporaines s'inversent, et où on a un phénomène tout à fait particulier?

Bien sûr, pour conforter mon intuition en ce qui concernait Le Caire, j'avais en tête la célèbre explosion lyrique d'Ibn Khaldūn décrivant sa découverte de la ville en 1382.

«Je passai un mois à Alexandrie à préparer mon départ pour La Mecque. Comme le destin cette année-là s'y opposait, je partis pour Le Caire, le premier du mois de *dhū al-qi'da* (784/1382).

Le Caire, métropole du monde, jardin de l'univers, lieu de rassemblement des nations, fourmière humaine, haut lieu de l'Islam, siège du Pouvoir. Des palais sans nombre s'y élèvent; partout y fleurissent medersas et *khanāqāt*; comme les astres éclatants, y brillent les

savants. La ville s'étend sur les bords du Nil – rivière du paradis, réceptacle des eaux du ciel, dont les flots étanchent la soif des hommes, leur procurent abondance et richesse. J'ai traversé ses rues : les foules s'y pressent, les marchés y regorgent de toutes sortes de biens.

Que de fois m'a-t-on fait l'éloge de cette capitale, qui a atteint un degré extrême de civilisation et de prospérité. J'ai recueilli à son propos des impressions diverses, les unes émanant de mes maîtres, les autres de certains de mes amis, pèlerins ou commerçants. Voici d'abord celle de mon ami Abû 'Abd Allah al-Maqqarî, grand cadî de Fès, premier savant du Maghrib, dont il me fit part à son retour de pèlerinage, en l'an 740 : «Celui qui n'a pas vu Le Caire ne pourra jamais mesurer le degré de puissance et de gloire de l'Islam.»

De son côté, mon maître Abû al-'Abbâs Ibn Idrîs, premier des savants, de Béjaïa, évoquant la diversité ethnique de cette ville et la sérénité de ses habitants, m'a dit : «Les habitants du Caire déferlent, comme s'ils revenaient du Jugement dernier.»

Voici enfin le témoignage de mon ami Abû al-Qâsim al-Barjî, cadî des armées à Fès, *faqîh* et secrétaire. De retour d'ambassade auprès des rois d'Égypte, après avoir transmis le message du sultan au tombeau du Prophète, il s'était présenté en l'an 756 devant le conseil d'Abû 'Inân. Répondant au souverain qui l'avait interrogé au sujet du Caire, il avait dit ce qui suit : «Pour exprimer mon impression avec le minimum de mots, je dirais ceci : ce que l'homme imagine est toujours supérieur à ce qu'il voit, car l'imaginaire est plus vaste que le sensible. À cela une seule exception : Le Caire; cette ville dépasse tout ce que l'on peut imaginer à son propos.»¹

Mais quels sont les signes qui pour moi dénotent la mégapole?

L'étendue? C'est sans doute un premier critère majeur dont nous devons nous demander si nous pouvons le mesurer avec précision. Mais il n'a de valeur appréciable que si on compare des phénomènes contemporains. Il est loisible de se faire une idée précise de l'étendue du Caire médiéval en la comparant à celle de Paris au XIV^e siècle, mais ce n'est qu'une indication sur ce qui fait la mégapole. La façon d'occuper cette superficie urbaine, pouvant changer d'un siècle à l'autre (par exemple à mon avis au Caire du XIV^e au XV^e siècle), ce n'est qu'un facteur parmi d'autres.

Le poids démographique? Ici encore, cela compte beaucoup. Il me semble qu'un certain nombre d'inventions dans le domaine de la civilisation matérielle (par exemple dans celui de l'habitat que je connais un peu ou de la culture) ne peuvent avoir lieu que si une certaine masse démographique critique est atteinte, en réponse à une demande. À ce poids démographique est liée évidemment l'existence de réseaux de circulation des hommes et d'approvisionnement qui dépassent en effet de loin la région proche où la mégapole est située, et dont elle n'est pas l'émanation. On devra tenter de chiffrer les hommes et préciser les espaces. Mais cela encore est un critère relatif à chaque époque. Il est tout de même bon de tenter de parvenir à des données claires pour l'apprécier.

Le cosmopolitisme? Là encore, nous avons un élément indicateur (Ibn Khaldûn le souligne pour Le Caire). Il découle presque nécessairement de l'afflux des hommes à partir de ces réseaux étendus. Mais une ville peut avoir un caractère cosmopolite parce qu'elle est sur une voie de passage, et le cosmopolitisme ne produit pas nécessairement des phénomènes particuliers. Pour que le cosmopolitisme constitue le signe d'une mégapole, je pense qu'il faut qu'il soit (ce qu'il n'est pas toujours, ni même pas très souvent) le signe de ce qui me semble être à l'origine des mégapoles antiques ou médiévales, une universalité.

¹ Traduction par A. Cheddadi de l'autobiographie d'Ibn Khaldûn, *Le voyage d'Occident et d'Orient*, Paris, Sindbad, 1980, p. 148-149.

Il faut dans ce cas revenir au sens premier du mot. Que la ville ait un caractère cosmopolite n'est pas très éclairant. Mais que ses habitants, quelles que soient leurs origines, puissent s'y sentir à bon droit cosmopolites/citoyens du monde et y étant à leur place (à une place au moins, et ils savent laquelle même si elle n'est pas égale pour tous), me paraît davantage convenir au rôle de la mégapole. Je pense donc que l'idée de mégapole correspond à un rôle. Il faut qu'à un certain niveau, une image du monde puisse s'y jouer culturellement. Je me demande ainsi (mais ce n'est qu'une interrogation destinée à nourrir le débat que nous devons avoir) si le rôle de Rome mégapole n'a pas quelques rapports avec l'universalité du statut politique (question aux antiquisants : l'extension du statut du citoyen romain?) – celui d'Alexandrie avec l'universalité du culturel, cette volonté politique d'enregistrer tout le savoir dans tout l'ancien Empire d'Alexandre où on nous dit que tout navire abordant avec un manuscrit à bord devait le déposer pour le faire copier? J'ignore s'il y a eu une Byzance capitale de l'Empire chrétien.

Pour l'islam, cela explique aussi que la Damas umayyade, capitale du califat arabe, n'ait pas été une mégapole, alors que Bagdad l'a été avec ses multiples communautés religieuses et culturelles où la pluralité me semble seule être en rapport avec le système islamique primitif, un système que le sultanat ottoman reprendra pour le plus grand bien d'Istanbul.

En ce qui concerne Le Caire mamelouk, Ibn Khaldūn y voit l'universalité de l'islam et de l'État musulman. Le rôle international du Caire dans l'élaboration des cultures de l'islam à cette époque, après la tourmente mongole (Le Caire sanctuaire culturel), a été bien analysé par C. Petry pour le XV^e siècle. Le pouvoir mamelouk, qui accorde aux chrétiens un rôle que les musulmans du temps n'apprécient pas toujours, couvre un pluralisme culturel de fait. La lenteur de la conversion de l'Égypte à l'islam y a aidé. Le califat fatimide l'a préparé aussi, l'ismaélisme s'accommodant également de la pluralité culturelle. Mais je crois que le grand réseau mondial ismaélien du Maghreb à l'Inde, relayé par le réseau économique de la Géniza, s'il a préparé aussi ce rôle, ne pouvait en être le support : il ne pouvait concerner qu'une minorité intellectuelle ou activiste d'ismaéliens. C'est la raison pour laquelle je ne crois pas que Fustāṭ-Le Caire fatimide ait pu fonctionner comme une mégapole.

Le rôle de la mégapole me semble donc d'être le lieu où une certaine approche du monde dans son entier peut apparaître.

Enfin je dirai pour terminer que c'est peut-être la présence de cette universalité d'une exigence ou d'un ordre (politique, culturel, scientifique, religieux), qui est une sorte de passage à la limite, qui fait que les contemporains habitués aux autres villes sentent dans la mégapole, comme le dit Cl. Nicolet, une inversion des signes. Je suppose que Rome n'est pas une ville d'Italie agrandie, ni Alexandrie une super-Cyrène, ni Bagdad une grande Kūfa, ni Le Caire un super-Bilbeis, ni Istanbul une grande Smyrne.

Je me demande donc si les modes d'organisation urbaine ne sont pas totalement différents dans la mégapole de ce qu'ils sont dans les villes contemporaines de ces mégapoles. On ne passe pas de l'une à l'autre. De ce point de vue l'organisation urbaine du Caire mamelouk, dépendant d'une élite militaire allogène représentant l'autre aspect de la défense de l'islam, l'aspect étatico-militaire face aux Mongols, relève d'un autre ordre d'organisation qu'une ville maghrébine d'alors, Fès ou Tunis, dont les quartiers traduisent des solidarités autochtones et des segmentarités : je pense que l'urbanisme de la mégapole, parce que la mégapole a un lien avec l'universel (tel qu'il est conçu à ce moment-là, à cet

endroit de la planète), ne peut être tout à fait celui des autres villes, même si dès que cette ambition universelle s'atténue, des solidarités locales vont vite se reformer.

C'est la raison pour laquelle je crois que le concept de mégapole peut être un utile instrument de recherche dans le domaine urbain, nous permettant de distinguer entre les villes, et peut-être de voir ce qui constituait l'horizon culturel ou politique d'une époque : c'est pour cela que les signes s'inversent.

JCG